Deux Lettres

Lectures sociales populaires

SÉRIE A CINQ SOUS

Fernand SAINT-JACQUES

Lettre d'un Vieux Grincheux à une Mondaine et Réponse



Éditions de
l'Action Sociale Catholique
101, rue Ste-Anne, 101
QUÉBEC

1917

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Lettre d'un Vieux Grincheux

———

Madame X. descendait, ce soir-là, de sa limousine, et rentrait chez elle, quand le concierge lui remit une grande enveloppe à son adresse et d'une écriture qu'il lui semblait n'avoir jamais vue.

Madame X., un peu intriguée, un peu curieuse, s'assit sous un lustre de son grand salon vide et lut la lettre suivante:

MADAME,

Me lirez-vous jusqu'au bout? je l'ignore; je me permets même d'en douter, connaissant votre peu de goût pour les conversations sérieuses... et, malgré que ce début ne laisse rien entrevoir des choses graves que je vous dirai, des surprises que je vous causerai et des découvertes que je vous ferai peut-être faire au cours de cette lettre, mon désir est bien que vous preniez la peine — à défaut du plaisir — de parcourir une

pauvre fois ces lignes que je trace pour vous. Pour vous, remarquez-le bien, et veuillez en tenir compte ; je ne le ferais pas pour la première venue, et c'est déjà vous dire un peu l'intérêt que je vous porte, en dépit de l'indifférence avec laquelle je prévois que vous accueillerez ce courrier importun.

Mais le dévouement compte toujours avec l'indifférence, voire la haine et le mépris ; je vous sais incapable de ces deux derniers sentiments à mon égard ; et j'accepte d'avance que vous restiez indifférente à une démarche que je considère un peu comme un devoir.

*
* *

Vous appartenez, Madame, à une des meilleures familles de notre région, où les bonnes familles ne sont, du reste, pas rares ; à cela, vous avez peu de mérite, mais de cela, vous tirez un prestige légitime, dont vous êtes redevable à vos ascendants ; vous avez reçu, dans votre famille et dans le couvent que vous savez, une éducation remarquable, dont

vous n'avez, à parler franchement, pas encore perdu toute trace ; détail à noter, vous savez depuis longtemps que dès l'âge de huit ans ou neuf ans on vous disait " jolie à croquer " et qu'à quinze ou seize ans, la nuée de vos admirateurs trouvait moyen de vous faire savoir, par voie indirecte toujours — ces choses-là ne se disent pas en face — que vous étiez belle " comme une duchesse ", puissante comme une reine et que vos esclaves étaient à vos ordres aussi bien qu'à vos caprices.

Vous joigniez donc à cette beauté qui, déjà ! tend à perdre de son éclat, le charme magnétique d'un esprit naturellement vif et soigneusement cultivé ; la grâce un peu recherchée de vos manières faisait les délices de ceux qui regrettaient l'étiquette de la cour du grand Roi et qui se heurtaient, à toute heure et en tout lieu, au sans-gêne démocratique que le dix-neuvième siècle a vu fleurir dans notre meilleure société.

Le piano sous vos doigts devenait moins banal et vous chantiez délicieusement la romance.

Chacun vantait le timbre musical de votre voix souple, aux inflexions si variées, si douces et si naturelles à la fois.

Vous chantiez, vous disiez des vers, vous causiez : toujours c'était une musique.

Peu de jeunes filles, en somme, eurent autant de succès que vous en eûtes, dans nos salons québécois.

* **

Vous étiez cependant restée sérieuse, bonne et dévouée. Au milieu de tant d'adulation et d'orgueil, vous n'aviez pas subi la fascination de l'égoïsme : vous aviez gardé votre cœur et vous n'aviez pas perdu la tête.

Mise en garde par vos éducatrices, contre tous les princes charmants qui, fatalement, devaient convoiter, outre votre appréciable fortune, celle de posséder le trésor que vous leur paraîtriez être, vous avez su éconduire — avec un discernement qu'il aurait fallu conserver toujours — les candidats à un poste pour lequel vous les saviez incompé-

tents ; et vous avez su, par un choix qui continue de vous faire honneur, élire comme digne de vous posséder en vous protégeant et de vous guider en vous aimant un jeune homme chrétien, sans fortune, mais à qui déjà souriait un avenir brillant ; il était peu connu, assez timide, mais bon, exceptionnellement bon, mais intelligent et courageux, charitable à l'excès . . .

C'est pour cela que vous deviez l'aimer.

Il vous avait plu dès le premier abord et jamais, depuis, à ce qu'il semble, vous n'avez dû réformer cette première impression.

***

Il y a quinze ans, Madame, que, fleurie d'oranger, radieuse comme la fée du printemps, heureuse et confiante et enviée, vous sortiez de Notre-Dame au bras de Monsieur votre époux.

Quinze ans ! . . .

Hélas ! j'ai le regret de vous dire que vous m'avez déçu. Sans doute, vous

n'avez pas cessé de briller ; je sais que vous êtes de tous les thés, de tous les dîners, de toutes les soirées, sauf de celles que l'on passe dans la douce intimité du foyer ; vous êtes, sans misère, l'étoile de tous les bals ; le théâtre vous intéresse ; les joutes de gouret, qui l'eût pu prévoir ? vous passionnent ; on dit même — et je me persuade que c'est vrai — que vous grillez certaines marques de cigarettes *pour dames*, dans un grand hôtel de cette ville ; vous faites partie de plusieurs clubs féminins, de plusieurs cercles et de plusieurs associations, sauf peut-être de celle des Dames de la Sainte-Famille ; vous assistez à toutes les conférences, et plus volontiers à celles d'aventuriers littéraires à qui des succès factices ont fait une tapageuse réclame ; vous gardez, pour juger les rares sermons que vous entendez par-ci par-là la sévérité de votre goût littéraire ; vous lisez les grandes revues illustrées, les périodiques de la mode et de la littérature où l'abondance des illustrations supplée à l'absence des principes ; le dernier roman paru est toujours dans

votre boudoir et la dernière chanson en vogue sur votre piano ; vous avez même, il n'y a pas longtemps, rédigé une étude littéraire qui ne manquait pas de valeur, et que personne d'entre vos meilleures amies n'a songé à attribuer à votre mari — comme cela se pratique assez fréquemment dans vos sociétés.

Vous menez une vie absorbante ; vos relations sociales sont étendues et vous prennent, à l'heure qu'il est, la plus grande partie du temps que ce serait votre devoir de consacrer à vos enfants et à votre mari.

* * *

Un moment, j'avais cru que tout cela finirait avec l'entrée en carême, mais je me suis trompé : vous lancez pour la semaine prochaine des invitations à un bal.

Un bal ? quoi ? est-ce bien vous, Madame, cette jeune fille chrétienne et instruite que nous connûmes remplie d'esprit de foi, la jeune fille qui, dans un salon, à la barbe d'un esprit fort à qui

mal en prit de vouloir tenir tête, dit, un jour, son admiration pour la vie liturgique, pour l'admirable alternance des temps de joie et des périodes de pénitence que la liturgie offre aux fidèles, et fit, à ce prétendu libre-penseur, un sermon qui, selon toute vraisemblance, fut le point de départ de sa conversion ?

Est-ce vous, Madame, qui, presque théologienne,exposiez à un groupe de jeunes étudiants qui jusque-là n'y avaient peut-être jamais songé, la thèse de la réversibilité des mérites, et disiez avec une franchise que ces blancs-becs étaient forcés d'aimer, que si tant de fredaines ne leur attiraient pas plus de malheurs c'était dû aux mortifications de toutes ces femmes de prières, les religieuses, qu'ils ne saluent pourtant jamais dans la rue, et dont ils parlent souvent sans respect.

Vous racontiez, pour que le fait se multiplie, comment votre amie, cette fille d'un Premier Ministre de la Province, déclinait toute invitation quelque pressante qu'elle fût, durant l'Avent et le carême pour la raison très simple

que c'était l'Avent et le Carême, c'est-à-dire que ces deux périodes devaient être consacrées au recueillement et à la pénitence.

Et vous disiez : " Nous avons plus de neuf mois pour sortir et nous amuser ; quand nous consacrerions quelques semaines à reprendre tout ce temps perdu aux yeux du Bon Dieu : est-ce après tout un si grand mal ?"

Vous ne parliez pas de vous alors, mais on réfléchissait malgré soi que vous ne pouviez admirer, avec tant d'enthousiasme, tant et de si belles mortifications, sans vous-même vous en imposer.

***

Que vous voilà changée, Madame, et qu'à vous voir, on reconnaît peu celle que vous fûtes.

J'avais rêvé que vous seriez la charmante femme d'intérieur, friande du bonheur exquis de vivre dans l'intimité familiale, toute entière occupée à embellir la vie de votre mari, votre maison et l'âme de vos petits enfants, le modèle

des vraies bonnes épouses, la mère chrétienne idéale, apôtre tout autant par la parole que par l'exemple, dévouée jusqu'à une sorte de martyre, confiante en Dieu, et dédaigneuse de la vie mondaine dont vous aviez déjà aperçu la profonde vanité.

J'avais rêvé... mais ce rêve s'est évanoui.

Votre mari a du chagrin de vous voir si légère, mais il est trop discret pour vous le laisser paraître ; croyez-vous cependant qu'il puisse, sans regret, vous voir déléguer vos servantes pour vous représenter auprès de vos enfants ; n'a-t-il pas lieu d'appréhender que, fils et filles de parents tels que vous, ceux-ci portent tout de même la marque insignifiante de mercenaires d'éducation quelconque et de moralité parfois suspecte ? Vous paraissez pourtant satisfaite de tout cela.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il
[changé ?

Votre histoire, Madame, ressemble étrangement à celle qu'on raconte aux

petits enfants pour leur faire comprendre le danger des mauvaises compagnies, vous-même d'ailleurs avez peut-être raconté aux vôtres la triste aventure de ce panier de belles pommes, toutes intactes excepté une, et qui bientôt ne renferma plus que de la pourriture — à cause de celle qui, d'abord, n'avait qu'une tache.

Pardonnez-moi cette comparaison : je la trouve exacte et frappante. Vous vous êtes laissé gagner d'abord à faire quelques sorties, vous avez hésité parfois à accepter certaines invitations, tellement vous sentiez encore l'incompatibilité de la vie mondaine et de la vie de famille ; mais l'esprit du monde vous a séduite, et, un jour, vous vous êtes aperçue que vous vous ennuyiez chez vous ; c'était fini ; dès lors vous avez fui le sacrifice ; le dévouement vous a fait horreur et vous l'avez abandonné en partage à votre bonne et à votre cuisinière.

Franchement, c'est triste.

***

Si vous vouliez me le permettre, Madame, je vous ferais un petit sermon de Carême, en trois points, avec texte, exorde et péroraison, au cours duquel vous découvrirez peut-être qu'il serait temps de changer de vie, de revenir aux bonnes dispositions de jadis et d'entrer dans l'esprit de l'Église, qui regarde le Carême comme un temps de pénitence et d'expiation.

Ce sermon tiendra la place de celui que vous n'avez pu aller entendre le Mercredi des Cendres à cause de la grande fatigue que vous avait causée le bal du Mardi-Gras, d'où vous êtes revenue si tard, ou plutôt si à bonne heure... le lendemain.

Le texte, tiré de l'Évangile selon saint Luc[1], est justement une parole de Notre-Seigneur : " Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous."

On peut dire, Madame, que, Notre-Seigneur,étant Dieu, dans sa providence infinie, pensait à vous en la prononçant, et c'est une grâce qu'il vous fait aujour-

1 Luc, X III, 5.

d'hui de vous rappeler cet avertissement catégorique.

Faites donc pénitence en vous remettant à prier, comme autrefois, avec confiance, humilité et contrition.

Faites pénitence en pratiquant la mortification de vos sens, de votre esprit et de votre cœur, par l'abstinence, le jeûne et l'aumône.

Faites pénitence encore en pratiquant selon la recommandation spéciale de la Sainte Église, l'esprit de retraite, en fuyant les réunions profanes, les fêtes mondaines, et les soirées de plaisir.

Ce sont là mes trois points ; j'en viens à la péroraison :

J'ai confiance, Madame, que vous ferez bon accueil à ma démarche, quelque indiscrète qu'elle vous paraisse au premier abord. Songez que je vous précède de beaucoup dans la vie et que l'expérience que j'y ai acquise me donne un peu droit de vous faire entendre des vérités que bien peu d'autres consentiraient à vous dire.

Votre père, s'il eut vécu, l'eût fait depuis longtemps : j'étais son vieil ami de

cœur ; c'est de ce titre que je m'autorise pour vous faire la remontrance qui précède ; je ne l'aurais pas faite, si je n'avais été persuadé que, du haut du ciel où il se trouve, il me suggérait de vous rendre ce service.

Songez à la peine que vous lui faites, et tâchez de comprendre celle que vous faites à Celui qui vint sur la terre pour vous donner l'exemple et le précepte de la pénitence.

Je vous souhaite de porter généreusement le joug de la discipline quadragésimale ; alors vous ne périrez pas, mais vous vivrez, vous vivrez éternellement. C'est ainsi que j'arrive à la vie éternelle où nous amènent tous les bons prédicateurs. Puissiez-vous conclure : Ainsi soit-il.

Veuillez croire à la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

***

Quand elle eut parcouru cet étrange message, Madame X., la brillante Madame X., mis ses mains chargées de bijoux sur ses yeux en larmes et réfléchit... tard dans la nuit.

La Réponse au Vieux Grincheux

———

Quelques jours après la réception de la lettre qui l'avait tant bouleversée, Madame X., s'étant installée devant son petit pupître d'ébène, se recueillit quelques instants, parcourut encore une fois les pages étalées devant elle, puis, rapide et nerveuse, elle écrivit, sur papier bleuté marqué à son chiffre, les lignes suivantes :

MONSIEUR ET VÉNÉRABLE AMI,

Comme vous avez bien fait de m'écrire cette lettre, si cruelle mais si bien inspirée ! Vous ne vous imaginez pas le service que vous m'avez rendu en vous acquittant de ce que vous regardiez à bon droit comme un devoir ; vous seul, en effet, pouviez m'atteindre et me faire entendre les représentations dont j'avais grand besoin ; personne autre n'eût pu le faire avec la même autorité et les

mêmes chances de succès ; car, au point où j'étais rendue, il y a beau temps que je fuyais les vrais sermons,les neuvaines, les retraites et les missions ; il y a des années que je me plaçais, sans pourtant trop le vouloir, hors de la portée de la grâce, en évitant tout prétexte et toute occasion de rentrer en moi-même, de descendre en ma conscience de chrétienne, de mère et d'épouse, pour y mettre un peu d'ordre, un peu de paix, un peu de vie surnaturelle.

* * *

Mais le Bon Dieu est tenace dans son amour ; il est venu me relancer chez moi, l'autre soir, au moment même où je rentrais du théâtre, la tête encore toute remplie des choses que j'y avais vues ou entendues, et déjà préoccupée d'y pouvoir retourner bientôt.

Ah ! cette enveloppe qu'on me présenta alors, cette enveloppe mystérieuse, lourde de reproches. . . mérités sans doute, mais combien pénibles à subir ! — Des reproches !. . . comme il y avait

longtemps que personne ne m'en faisait plus ! Et des reproches aussi graves, aussi nombreux et aussi fondés !. . .

Je vous l'avouerai franchement, à la lecture de votre lettre, mon premier mouvement en fut un de colère et de révolte ; je me sentis, tout d'un coup, atteinte au plus sensible de mon amour-propre et rien ne pouvait me faire plus mal ; ce me fut une souffrance, une torture indicible que de poursuivre, jusqu'au bout, cette lecture que je regrettais d'avoir commencée et que je ne pouvais plus mettre de côté : je lisais et j'aurais voulu ne pas lire ; je m'irritais et je sentais vaguement que je n'avais pas raison ; je versais des larmes de dépit et je prévoyais déjà un peu celles du repentir. . . J'avais beau essayer de me remettre et me dire : " Est-ce que cela le regarde ? Que ne se mêle-t-il donc de ses affaires ! Ai-je, après tout, forligné comme il le prétend ? Mérité-je tant et de si sanglantes invectives ?" toujours je me sentais vaincue d'avance et déjà à la merci d'une puissance, dont vous n'étiez que l'instrument.

J'ai voulu cependant être droite et, me défiant de mon impression première, j'ai relu, lentement et sans parti-pris, vous écoutant avec mon attention d'autrefois, les choses si dures—que vous me disiez si bien : . . Je n'ai pu alors ne pas reconnaître qu'une grâce m'était venue par votre lettre, que votre démarche était bien celle d'un véritable ami, que feu mon père, en pareille occurrence, n'aurait pas agi autrement, et qu'en définitive, je vous devais beaucoup de reconnaissance.

C'est pour vous la témoigner, cher Monsieur, que je vous écris aujourd'hui.

***

Comment ne pas vous remercier, en effet, d'avoir placé sous mes yeux le tableau brillant de ma jeunesse heureuse et d'avoir évoqué si fidèlement les années où, malgré mon jeune âge, j'aimais le sérieux, je recherchais avant tout la compagnie des personnes modestes, simples, modérées, et je dédaignais sincèrement les exigences tyranniques de la vie mondaine ?

Mon pauvre père vivait alors...

Ah ! que ne suis-je restée ce que j'étais au sortir du couvent : simple dans mes goûts, modeste dans mes ambitions, éprise de l'austère beauté du devoir, me croyant chargée d'une mission bienfaisante au milieu des gens du monde !

Mais ce doit être providentiel que je me sois ainsi égarée ; sans cela l'orgueil m'eut peut-être perdue, tandis qu'aujourd'hui, je crois avoir conscience, et pour longtemps, de mon inconstance et de la fragilité de mes résolutions ; je comprends, mieux que jamais, comme, livrée à mes propres forces, je suis peu de chose et je puis moins encore.

***

Me permettez-vous, cependant, vénérable et cher Monsieur, non pas d'excuser ma conduite, mais de vous expliquer un peu comment j'ai pu paraître me complaire dans un genre de vie si différent de celui que je menais, il y a quinze ou seize ans ?

C'est que, dans le cercle assez étendu de mes relations, je me trouvais au nom-

bre des meilleurs éléments ; c'est que je restais toujours, et de propos délibéré, bien en deça des limites que d'autres, que tant d'autres, franchissaient si volontiers ; c'est que, dans un tel milieu j'étais forcément amenée, n'ayant pas d'autres termes de comparaison, à me trouver énergique, honnête, sérieuse, et, pour tout dire d'un mot, femme de devoir.

Ma première éducation, qui fut très soignée, vous vous en êtes souvenu, m'avait inculqué une si profonde horreur de tout ce qui est désordre, vice et corruption, que je l'ai conservée toujours. Je m'en rends compte aujourd'hui, j'ai traversé bien des bourbiers sans m'y salir, protégée, préservée par je ne sais quelle intervention mystérieuse et providentielle—qui sait ? peut-être par les prières de mes petits enfants.

Je dis que je restais en deça ; voyez vous-même si ce n'est pas juste : l'explication que j'en donne ne m'excuse pas et elle est loin d'être à l'honneur d'une certaine classe de notre société :

Je m'étais habituée au théâtre et j'y

étais fort assidue, mais je n'assistais jamais aux représentations que je savais mauvaises, bien loin de ne rechercher que celles-là ;

J'allais aux dîners d'État, mais j'avais soin que ma toilette n'y portât pas scandale et j'usais avec défiance des vins qu'on nous servait ;

J'allais au bal, mais avec mon mari ;

Je donnais des soirées, mais, mon mari et moi, nous tenions compagnie à tous nos invités ;

Je me suis passionnée pour le roman, mais je n'ai jamais lu de livres à l'index ou réputés mauvais ; je n'ai jamais lu de livres antireligieux ;

J'étais loin d'être mortifiée, mais, au moins, j'observais les jours d'abstinence et les jeûnes prescrits par l'Église ; je faisais mes pâques et je savais faire mes prières ;

J'étais égoïste, mais j'avais gardé l'habitude de faire l'aumône ;

Il m'est arrivé de griller, pour faire comme les autres, " certaine marque de cigarettes pour dames ", mais je n'ai jamais voulu, pour faire comme les autres,

frayer avec les acteurs et les actrices qui encombrent les salons de nos grands hôtels ;

Je n'ai jamais su conter fleurette ;

J'ignore encore les effets de certaines drogues dont bien des pauvres femmes ne peuvent plus se passer ;

Enfin, je n'ai jamais " fait parler de moi ". Mon honneur, notre honneur est resté intact au milieu de mariages mal assortis et désunis, au milieu d'intrigues, d'infidélités et de chutes devenues trop facilement tolérées.

Ce n'est pas tout :

J'ai des enfants ; nous avons cinq enfants ; nous les aimons, nous les voulons meilleurs que nous et ils ne nous embarrassent pas, bien que vous m'ayez représenté avec raison que je dois le plus possible voir moi-même à leur éducation.

Nos enfants sont bons et pieux ; leur piété nous a même souvent fait rougir ; ils vont à la messe et aux vêpres le dimanche et les plus vieux communient deux fois la semaine ; ils ignorent à peu près mes sorties ; ils ne sont jamais allés ni au cinéma, ni au cirque, ni au thé-

âtre ; jamais devant eux nous ne parlons du prêtre et des personnes consacrées à Dieu autrement que pour faire ressortir à leurs yeux la grandeur de leur vocation et le mérite de leur vie. — Je ne m'excuse pas de vous énumérer ces détails, que je sais de nature à vous intéresser, et j'en ajoute encore un, qui vous fera sûrement plaisir :

Depuis deux jours, premier progrès, nous faisons la prière en famille, au pied d'un grand crucifix nouvellement acheté.

* * *

Vous qui savez les misères de ce monde où j'ai vécu, comprenez-vous, après cela, que j'aie pu me trouver relativement bonne et que n'ayant pas glissé jusqu'au bas, je me sois glorifiée en moi-même de m'être victorieusement arrêtée sur la pente dangereuse ?

Je m'aveuglais cependant ; vous me l'avez fait voir avec une étonnante précision, à la lumière des souvenirs de ma jeunesse et des constatations de votre expérience.

Je me suis rendue à vos instances ; je suis revenue à ma famille pour m'y donner, pour m'y consacrer et je ne veux avoir de repos désormais que je n'aie réorganisé ma vie spirituelle et réformé ce que j'appelais jusqu'ici ma " vie sociale ".

Hier, je suis allée voir M. le Curé — un homme sage et fort simple ; je l'ai mis au courant et je lui ai demandé secours ; il m'a écoutée comme un père, il m'a parlé comme un homme de Dieu ; je suis revenue du presbytère encouragée, vaillante, prête à tous les sacrifices, et désireuse de faire, à tout prix, plaisir au Bon Dieu, afin de ne plus l'obliger à se servir de votre plume pour me faire tant de mal et tant de bien.

Agréez, cher Monsieur,
l'assurance respectueuse
de ma vive reconnaissance,

***

* **

Celui que j'ai appelé le Vieux Grincheux, et qui m'a communiqué ces précieux documents, n'a pu s'empêcher de réfléchir que parmi toutes celles que nous trouvons légères et qui sont prises dans l'engrenage d'une vie frivole, il doit s'en trouver plusieurs à qui semblable lettre ferait semblable bien.

Voilà pourquoi j'ai publié ces lignes.
